

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

La tente du Verbe incarné

Je voudrais faire mon rapport, moi en premier, dans le respect de ce qui nous est demandé dans la convocation de ce Synode, souhaitant aussi me concentrer sur ce qui peut être vraiment utile en vue du Chapitre Général de l'année prochaine. Je pense que ce sera un Chapitre Général très important pour étudier ensemble et adapter nos structures au service d'un renouveau de vitalité de l'Ordre, au service de notre charisme et de sa traduction dans notre vie, au service de l'aide mutuelle. Pour ce faire, nous devons affronter avec réalisme nos fragilités toujours plus grandes, mais également nos potentialités et nos talents dont Dieu nous enrichit aussi. Et cela avec une passion toute fraîche pour l'Église entière et le salut du monde, de ce monde dans lequel nous vivons et non celui dont nous rêvons avec nostalgie et qui n'a peut-être jamais existé.

Dans la mission de l'Église

Dans quelques jours commencera pour toute l'Église un mois missionnaire extraordinaire promulgué par le Pape François et un Synode extraordinaire consacré à l'Amazonie. Il me semble important d'en tenir compte pour pouvoir vivre la rencontre de notre Synode conscients que tout ce que nous chercherons à approfondir, à discerner et à proposer doit nous projeter dans une mission universelle, la mission de tous les baptisés, de toute l'Église. Durant ces jours nous devons, nous aussi, traiter de *mission*, de notre mission qui est toujours une mission universelle, la mission de toute l'Église, même si elle a des accents spécifiques liés à notre charisme comme la stabilité, la clôture, le silence, l'accueil, etc. plutôt que le départ en mission ; elle est toujours la mission du Christ envoyé par le Père pour sauver le monde entier.

Chaque expérience de rencontre avec Jésus Christ fait de nous des missionnaires, aussi, et je dirais même surtout, à l'intérieur et de l'intérieur d'une vie monastique, d'une vie de stabilité en un lieu particulier et dans une communauté particulière. Au fond, la vie humaine, la condition humaine, avec l'incarnation de Dieu, s'est totalement transformée en un Nazareth, en une vie cachée du Christ à l'intérieur de la vie ordinaire des hommes. C'est pourquoi la vraie mission, la vraie transmission a toujours une dimension mariale, comme nous le montre la Visitation, lorsque Marie s'est sentie envoyée auprès de sa cousine Élisabeth dans les montagnes de la Judée. L'événement du Christ a pour ainsi dire créé une « stabilité en mission ». Et la stabilité que saint Benoît a voulue et à laquelle il nous éduque est en réalité un « demeurer en

pèlerins », un « entrer dans l'être envoyés », un rester au centre pour atteindre les périphéries les plus reculées du monde et de l'humanité.

La tente du Verbe au milieu de nous

Dans nos monastères nous prions trois fois par jour l'Angélus. Je le fais donc depuis au moins 35 ans mais je le priais déjà avant. Et pourtant, c'est seulement récemment que le sens littéral du troisième verset de cette prière m'a frappé, le verset qui cite le prologue de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous » (Jn 1,14). Pour dire « il a habité parmi nous », le grec utilise le verbe *skenoo* déduit du mot *skene*, la tente. On pourrait, par conséquent, traduire par « Le Verbe s'est fait chair et il a planté sa tente [*eskenosen*] au milieu de nous ».

Dans la Bible et pour les peuples nomades de la descendance d'Abraham, la tente est une habitation qui se déplace avec celui qui l'habite. C'est une habitation fragile, certes, mais elle n'empêche pas, pour cette raison précisément, de marcher, de progresser, de traverser le désert. Toutefois pour les nomades la tente n'est pas seulement cela. Elle est aussi le lieu de l'accueil et de la rencontre. Elle crée sur le chemin des points de communion, d'amitié, de familiarité avec l'autre, des points d'accueil, de partage de sa protection, de repas réunissant la famille ou la communauté. Les nomades se réunissent sous la tente pour être ensemble et dialoguer.

Le verbe utilisé par saint Jean pour décrire l'incarnation du Verbe de Dieu, ou plutôt l'effet immédiat de l'incarnation du Verbe de Dieu, veut donc exprimer le fait qu'en prenant chair, Dieu a planté au milieu de nous, au milieu du monde, une tente qui nous permet de vivre avec lui tout ce que la tente signifie pour les nomades du désert.

Comme vous le savez, saint Benoît, quand il insiste dans sa Règle sur le concept de « habiter » au monastère, part d'une citation du psaume 14 qui utilise la même image de la tente, en latin « *tabernaculum* ». Il cite le vers : « Seigneur, qui séjournera sous ta tente ? » (Ps 14,1) Benoît répond à cette question en continuant de citer ce psaume. Il dit que dans cette parole il nous est donné d'entendre le Seigneur nous répondre en nous montrant « la route de la tente – *ostendentem nobis viam tabernaculi* » (RB Prol. 24). Il pense surtout au chemin qui nous conduit à cette tente ; mais nous pouvons aussi le comprendre dans le sens qu'il nous est donné de marcher en habitant la tente d'un Dieu qui s'est fait nomade au milieu de nous, qui est venu habiter et marcher au milieu de nous, qui est venu en mission au milieu des hommes.

Un peu plus loin, toujours dans le prologue, saint Benoît revient sur cette image : « Lorsque nous avons demandé au Seigneur, mes frères, qui habitera sous sa tente [*de habitatore tabernaculi*], nous avons appris ce qu'il faut faire pour y demeurer [*habitandi praeceptum*]. Puissions-nous accomplir ce qui est exigé de cet habitant [*habitatoris officium*] ! » (RB Prol 39)

Saint Benoît souligne le mot habiter, habitant, ce qui pourrait susciter en nous une représentation statique de la vie monastique. Mais il ne faut pas oublier qu'il parle de celui qui « habite sous la tente – *habitor tabernaculi* », c'est-à-dire d'un nomade, de quelqu'un qui *habite en pèlerin*, de quelqu'un qui *habite en marchant*.

Marcher ensemble

Je crois que c'est une image que nous devons garder à l'esprit, surtout de nos jours où tout bouge. Pas seulement les migrants des peuples pauvres vivant souvent dans une instabilité tragique, mais aussi les peuples qui vont bien, qui ont une maison, un travail, eux aussi sont toujours en mouvement et souvent sans savoir où ils vont. Ils se déplacent dans l'illusion de pouvoir fuir l'instabilité de leur cœur inquiet et désorienté. Le Christ ne vient pas dire à l'homme agité et instable : « Arrête-toi ! » ; mais il nous offre un chemin sur lequel bouger a un sens, un chemin qui n'est pas une fuite sans direction, un chemin que nous parcourons ensemble vers un but, où la marche est orientée vers une fin.

C'est précisément cela que les moines et moniales, les communautés et les Ordres sont appelés à offrir à l'humanité inquiète et instable d'aujourd'hui : la stabilité d'un chemin où toute la vie a un sens, parce qu'elle va vers la Destinée ultime de l'univers et de l'histoire. C'est pourquoi il est important pour nous, surtout pour nous, de ne pas concevoir notre vie au monastère ou dans l'Ordre comme une existence dans une forteresse inébranlable mais au contraire sous la tente du Seigneur qui nous offre, certes, une demeure, une protection, une stabilité, mais qui nous permet aussi de cheminer ensemble, ensemble avec le Christ et ensemble entre nous en Lui, de sorte que justement ce demeurer, cette vie monastique et cénobitique soit mission, évangélisation dans l'Église et pour le monde.

Nous devons être conscients que même dans nos monastères aux murs épais d'un mètre ou plus, nous sommes appelés à habiter sous une tente. Il ne s'agit pas d'une dimension matérielle mais d'une attitude à adopter dans notre manière de vivre au monastère et surtout en communauté. L'aberration la plus grande de la vie monastique est de vivre au monastère sans vivre en communauté. C'est comme si le monastère était un monument funéraire au lieu d'une demeure habitée par des êtres vivants. Le premier effet de cette situation est qu'on ne marche plus, que le monastère n'est plus le chemin de la tente, la « *via tabernaculi* », sur lequel on demeure avec le Christ qui marche avec nous. Nous demeurons au monastère pour faire un chemin, pour être pèlerins sur la terre comme chaque être humain créé par Dieu et pour Dieu.

Nous devons toujours nous rappeler que la tente sous laquelle il nous est donné d'habiter et de progresser en pèlerins est celle que le Fils de Dieu a planté au milieu de nous en se faisant homme, qu'elle est la tente de l'Église. « Le Verbe s'est fait chair et a planté sa tente au milieu de nous. » Dieu ne peut pas nous être plus présent que dans sa chair, en se faisant homme. Mais il habite parmi nous dans la figure d'une tente, d'un lieu qui n'est pas solide et qui est pourtant une demeure pour nous dans la mesure où nous y rencontrons le Christ, nous dialoguons avec lui, nous partageons avec lui le pain et le vin, nous rencontrons avec lui et en lui les frères et sœurs que Dieu met sur notre chemin tendu vers la Patrie céleste.

Une tente où l'on ne vit pas ensemble, où l'on ne se rencontre pas, n'est plus une demeure, n'est plus une maison. Ce sont des bâches tendues ou suspendues et parfois, comme dans les musées, des tapisseries précieuses, et parfois des chiffons usés par le

temps, mais personne n'aurait l'idée de les appeler « maison » ou « demeure ». C'est seulement si on y découvre des personnes vivant ensemble qu'on appelle une tente une habitation. Cela vaut même pour les édifices en pierre. Seulement, le problème est que, dans ce cas, on se trompe plus facilement en croyant qu'un palais est une demeure alors qu'on n'y vit pas ensemble. Tant de monastères risquent de donner cette fausse impression à ceux qui les regardent de l'extérieur, mais, de fait, ils n'offrent pas de demeure.

La nature synodale de notre charisme

Quand nous réfléchissons sur la *Carta Caritatis*, et, Dieu merci, nous le faisons souvent et bien en cette année du 900^e anniversaire de sa ratification, nous voyons que nos pères ont mis en lumière les éléments essentiels pour faire de l'Ordre une demeure en route, une grande tente permettant à l'ensemble des communautés et des membres de l'Ordre de trouver protection, de se rencontrer, de cheminer ensemble, et tout cela avec le Christ sous la tente qu'il a plantée dans le monde par son incarnation.

La grande tente de l'Ordre est aussi conçue comme école pour apprendre à habiter dans la tente, au « tabernacle », de chaque communauté et pour aider chaque communauté à trouver sa « *viam tabernaculi* », son propre chemin particulier vers et dans la tente du Christ.

J'ajoute une remarque : cette image de la tente comme demeure de notre vocation en chemin est une image très « synodale » au sens étymologique du terme de « cheminer ensemble », comme nous le rappelle souvent le Pape François. Je crois que, quelle que soit la réforme ou l'actualisation de nos structures que nous proposerons, ce travail devra être un approfondissement et une revitalisation du caractère synodal de nos structures et avant tout du Chapitre Général. Comme je l'ai déjà expliqué dans ma dernière lettre de Noël, mon expérience de participant au Synode des évêques sur les jeunes m'a aidé à comprendre d'une manière nouvelle le concept synodal de l'autorité que saint Benoît nous apprend dans la Règle et pas seulement au chapitre 3. L'examen de nos structures devra être orienté par une question très simple mais urgente : Les structures comment nous aident-elles à marcher ensemble sur le chemin de notre vocation ?

Au chapitre 3 de la Règle, saint Benoît nous rappelle qu'un aspect important de la synodalité est l'écoute des plus jeunes (RB 3,3). Il ne s'agit pas seulement d'écouter leurs idées et propositions qui, en soi, ne valent ni plus ni moins que celles des plus anciens. Il s'agit plutôt de ne pas perdre la sensibilité au désir profond qui les habite, à la fraîcheur avec laquelle ils accueillent l'appel du Christ. Il est vrai que certains jeunes sont parfois plus vieux que tant d'anciens ; il arrive qu'ils ne soient pas fervents ou aient vite perdu la ferveur, peut-être même par notre faute quand nous ne leur offrons pas l'accompagnement nécessaire pour maintenir vivant l'amour du Christ et renouveler la rencontre avec lui. Je dois dire, cependant, que dans la plupart des cas je vois des jeunes désirant vraiment donner leur vie au Christ, mais qui ne trouvent pas dans leur communauté non seulement l'aide et l'exemple de ne rien préférer au

Christ, mais non plus la conscience de la valeur de cette préférence pour notre vie. C'est comme s'ils ne découvraient pas entre nous l'estime et le respect sacré de la valeur de chaque vocation, du fait que Jésus rencontre un jeune, l'aime et l'appelle à le suivre pour toujours.

Nous devons exercer notre responsabilité avant tout en nous mettant au service de la perle précieuse que le Seigneur permet de trouver à qui est vraiment appelé à le suivre dans notre vocation. Évidemment, si nous-mêmes avons oublié la valeur de la perle qui nous a été donnée personnellement, il nous sera difficile d'estimer celle qui est donnée à d'autres. Toutefois, si la passion pour notre vocation est un peu « sclérosée », nous devrions au moins accepter que le spectacle des vocations toujours surprenantes des jeunes nous secoue. Nous devrions au moins les aider à être moins négligents que nous et donc à mieux garder et valoriser la perle reçue.

La *Carta Caritatis* nous montre magnifiquement bien comment nos pères ont pensé aux structures à la lumière et au service de la vocation, du charisme. Ce ne sont pas les structures qui les intéressaient mais la vocation, et les structures devaient être au service de la vocation. C'est pourquoi ils étaient fidèles à ces structures et demandaient à tous la même fidélité.

L'âne du samaritain

Quand je pense au soutien que nous nous offrons, ou pourrions nous offrir, dans les cas de fragilité, l'image du bon Samaritain me vient à l'esprit qui, pour secourir l'homme blessé par des brigands, a valorisé avec charité et habileté les moyens à sa disposition : l'huile, le vin, l'âne et l'argent (cf. Lc 10,34-35). Comme le prêtre et le lévite passés près du blessé avant le Samaritain, celui-ci aussi était en route pour faire autre chose que prendre soin d'un pauvre dépouillé et battu. Mais sa compassion et sa pitié l'ont décidé de mettre ses moyens à disposition d'un autre, ce qui les a exaltés. Il est évident que l'huile et le vin, il les avait sur lui pour agrémenter son repas ; il est évident que l'âne, il l'avait emmené pour ses affaires et transporter peut-être de la marchandise à vendre pour en tirer du bénéfice ; et l'argent devait servir à ses propres dépenses. C'étaient donc des moyens qui devaient servir un but précis et défini. La compassion a modifié l'utilisation pour en faire des instruments du bien, de charité, de fraternité avec cet étranger blessé. Surtout ils sont devenus des instruments pour obtenir la bienveillance de Dieu à son égard.

Nos structures aussi sont comme l'huile, le vin, l'argent et surtout l'âne du Samaritain. Normalement nous sommes appelés à les utiliser pour nous-mêmes suivant les règles établies et à notre avantage légitime. Mais nous vivons une situation de l'Église et de l'Ordre qui nous sollicitent toujours plus souvent à en bénéficier pour soulager et guérir la fragilité, la pauvreté, la souffrance de nos frères et sœurs. Nous découvrons alors qu'ils fonctionnent parfaitement pour faire du bien, même mieux que quand nous les utilisons seulement selon l'emploi « normal ». Un âne qui fait l'ambulance fait quelque chose de plus noble que porter seulement une charge matérielle. L'huile et le vin qui soignent des blessures ont une fonction plus précieuse que de finir

simplement dans notre ventre et, pardon ! dans nos égouts. L'argent dépensé pour faire du bien devient même un trésor au Ciel ...

Je dois dire que souvent, c'est parmi les membres féminins de notre Ordre que j'ai observé et expérimenté ce saut de mise en valeur de nos structures. Cette capacité d'utiliser ce que nous avons pour prendre soin de l'autre est certainement enracinée dans la nature maternelle de la femme. Je dis cela surtout afin que nous ne négligions pas de mettre en valeur, aussi dans la réforme des structures, la grâce d'être un Ordre mixte. C'est la raison pour laquelle j'ai souvent souligné et recommandé mon expérience positive de me faire accompagner d'une moniale lors des Visites canoniques, même dans les monastères d'hommes.

Cependant, ce saut de l'utilisation purement régulière des structures à l'utilisation au service de la charité, de la compassion et, par conséquent, à la vie n'est pas quelque chose qui obéit à l'instinct. Il faut y veiller, il faut l'éduquer. Cela aussi est une expérience de ces années passées qu'il faut garder à l'esprit, si nous voulons renouveler nos structures de gouvernement. Si les structures de l'Ordre ne sont pas utilisées avec soin, elles ne servent personne, elles ne font vivre personne.

C'est un peu la croix de mon et de notre ministère : faire des Visites canoniques ou des Chapitres ou de réunions de Conseils, etc. sans que ces instruments soient pris aux sérieux par ceux qui doivent y participer, et souvent par ceux pour qui nous voulons les utiliser. Parfois c'est comme si l'homme blessé ne voulait pas monter sur l'âne, ou comme s'il se jetait de l'âne quand nous le transportons à l'auberge, ou comme s'il enlevait l'huile et le vin des blessures parce que ça brûle un peu... ou encore comme s'il prenait l'argent non pour se faire soigner mais pour le dépenser en donnant libre cours à quelque vice ... Je pourrais donner beaucoup d'exemples d'un peu partout dans le monde.

Mais je dois dire quand même que domine toujours plus une attitude positive qui demande sincèrement de l'aide, qui accepte que nous aidions, qui fait des efforts avec l'aide reçu. Toutefois, c'est un aspect avec lequel nous devons compter car il est déjà mentionné dans la *Carta Caritatis* : que nos instruments de communion, d'accompagnement et de coresponsabilité ne sont pas toujours pris au sérieux, qu'ils sont délaissés par négligence, par paresse, par l'orgueil de croire ne pas en avoir besoin parce qu'ils ne satisfont pas un intérêt égoïste, ou par vanité. Le problème est que les supérieurs qui ne prennent pas au sérieux les moyens de l'Ordre ou des Congrégations négligent et font du tort en réalité à leurs propres communautés.

Je remarque que ce qui nous a aidés dans l'Ordre à prendre au sérieux nos instruments et nos structures officiels sont souvent les rencontres non officielles ou non canoniques, en tout premier lieu le Cours de formation des Supérieurs qui a lieu tous les deux ou trois ans. Chaque fois au moins la moitié des Supérieurs de l'Ordre a participé au cours, et cela a créé et continue à créer un tissu fraternel parmi nous qui se reflète aussi dans les rencontres plus officielles comme le Chapitre général ou les Chapitres des Congrégations, le Synode, les Conseils et aussi les Visites. Le cours pour Supérieurs est une expérience d'être ensemble avec humilité et le désir de partager, de se former, d'apprendre (ce qui est une grande vertu de ceux qui doivent toujours enseigner). La gratuité de ces jours de cours nous fait du bien, car nous ne devons rien

décider, nous ne devons pas lutter pour obtenir ou défendre quelque chose. L'introduction de la *lectio divina* par groupes au début de la journée est maintenant un point fixe de la rencontre qui nous permet de trouver la note juste pour harmoniser tout le reste. Je pense qu'à ces occasions nous retrouvons l'esprit de la *Carta Caritatis* et nous devrions profiter de cette expérience pour concevoir aussi d'une manière nouvelle le déroulement du Chapitre général. Il y a des expériences analogues dans les Congrégations et aussi en commun avec d'autres Ordres, en particulier avec l'OCSO.

Un âne qui porte vraiment le Christ

Mais c'est un travail que nous devons approfondir, que nous devons faire avancer. Aucune structure ne progresse par elle-même. S'il n'y a pas des personnes qui les animent avec une intention droite, les structures restent stériles, des ânes de parade incapables de porter nos besoins réels et nos fragilités.

Parfois la forme des institutions et des structures devient trop importante et donc trop lourde ; elle n'aide plus à porter nos faiblesses. C'est comme si le Samaritain chargeait l'âne sur les épaules de l'homme blessé au lieu de mettre l'homme blessé sur le dos de l'âne... Tant de structures de l'Église et aussi certaines dispositions législatives, comme quelques aspects de *Cor Orans*, me donnent cette impression. Ce ne sont plus des ânes qui nous aident à porter les fragilités mais des ânes qui se font porter par les fragilités et ainsi les écrasent. Nous devons y penser sincèrement quand nous examinons la structure actuelle de l'Ordre. Nous ne devons pas faire une restauration esthétique de l'Ordre mais le rendre apte à porter aujourd'hui nos faiblesses tout en valorisant sérieusement nos forces.

C'est à cette lumière pareillement que le rôle de l'Abbé Général doit être repensé ; lui aussi doit être un ... âne utile. Je ne le dis pas par humilité mais aussi parce que Jésus a dit de l'âne qu'il montait lors de son entrée à Jérusalem, et de l'âne seul : « Le Seigneur en a besoin » (Mt 21,3 ; Mc 11,3 ; Lc 19,31). Cela, il ne l'a même jamais dit des apôtres !

Le Christ a besoin de personnes et de structures qui le « portent » quand il entre dans sa Passion pour sauver le monde. Toutes les personnes, toutes les structures et institutions de gouvernement et de responsabilité ne rendent vraiment service que si nous veillons à ce qu'elles soient toujours en mesure de porter le Christ Rédempteur.

Dans notre Ordre, le rôle de l'Abbé Général a été déchargé de beaucoup de gadgets et de juridictions et doit porter presque exclusivement des personnes et des communautés et même des Congrégations en état critique, comme l'homme « *semivivus* » de la parabole du bon Samaritain (Lc 10,30). Je ne m'en plains pas car, plus les années passent, plus je me rends compte que l'Ordre a choisi pour l'Abbé Général « la meilleure part », celle de s'occuper surtout de la chair blessée du Christ dans ses membres abandonnés et méprisés. Mais cela vaut toujours plus aussi pour les Abbés présidents dans leurs Congrégations et pour tout Supérieur dans sa communauté.

Vivre ensemble la responsabilité

Cependant, nous avons besoin de faire face ensemble à ces situations, justement pour nous rappeler les uns aux autres que dans notre ministère, nous ne perdons pas notre temps en nous occupant de situations précaires et difficiles, que ce n'est pas un obstacle pour vivre notre ministère pleinement et avec fécondité, que c'est au contraire la voie de cette fécondité. Mais nous occuper ensemble des personnes et des communautés qui nous sont confiées est une valeur que nous ne découvrons que dans l'acte même, dans l'engagement commun dans ces situations.

Les rencontres à tous les niveaux de l'Ordre sont vraiment utiles, et on y participe volontiers quand on fait l'expérience d'une coresponsabilité, d'une attention vécue ensemble, et donc d'une communion entre nous qui devient source de joie et de force dans notre ministère. Mais assez souvent je constate une absence de disponibilité à s'abandonner à cette logique pascale et de communion de la pastorale chrétienne. On préfère agir seul, affronter seul les situations difficiles, ne pas écouter les conseils qui viennent des autres. Le résultat est presque toujours une stérilité pastorale, et ce sont les communautés et les personnes confiées à nos soins qui en font les frais, surtout si elles sont fragiles.

Nous ne devons pas perdre de vue que la *Carta Caritatis* n'est pas seulement importante parce qu'elle établit des structures déterminées comme le Chapitre Général, la Visite, etc., mais parce qu'elle nous enseigne dans quel esprit il faut les vivre et que sans cet esprit, aucune structure n'est bonne et utile par elle-même.

Ce que l'Ordre nous offre ou voudrait nous offrir n'est pas une pénitence, une tâche de plus à concilier avec mille autres, mais une possibilité de vivre et de goûter avec joie notre devoir et notre vocation. Il est vrai qu'il y a des situations et des missions qui nous attristent, qui nous sont pénibles. Pourtant, en regardant en arrière, je me rends compte que, lorsque j'ai profité et mis en valeur la structure de communion de l'Ordre pour assumer une situation désagréable, j'ai toujours fait avec ceux qui m'ont accompagné une expérience riche et belle, même si elle pouvait être douloureuse.

Vivre bien un Chapitre général, un Chapitre de Congrégation, une Visite canonique, un Conseil, c'est-à-dire vivre ces rencontres en commun avec quelqu'un, est toujours une belle expérience. Toutes ces expériences sont belles mais aussi pénibles sous beaucoup d'aspects, mais cette peine est portée par la joie et l'espérance, car dans une expérience d'amitié, même dans les situations les plus difficiles, l'espérance est alimentée par cette amitié même et non par la situation en tant que telle. Cela nous rend libre aussi par rapport au résultat de notre ministère et de notre engagement. L'espérance offre la liberté parce que nous savons que l'aboutissement de nos efforts est toujours et de toute façon dans les mains de Dieu.

Cependant, nous devons toujours nous rappeler ce défi de vivre la responsabilité pour l'Ordre et dans l'Ordre de cette manière, dans cet esprit, et les structures et tous les dispositifs doivent être à son service. C'est pourquoi il est important d'être fidèles à ces moments de rencontre pour l'expérience positive qu'ils procurent et dont nous avons besoin. L'absentéisme et le mépris nous en privent au grave détriment de nous-mêmes et de tout ce qui nous est confié.

Il me tient à cœur d'ajouter une brève réflexion concernant la fragilité. La faiblesse d'une communauté n'est pas toujours innocente. Il existe des réalités fragiles qui refusent de se faire aider ou qui n'accepteraient de l'aide que si elle correspondait à leur volonté, ce qui signifie pratiquement qu'elles veulent être aidées ... à aller mal, à aller toujours pire. Dans des cas pareils, je pense qu'il y a un moment où il faut penser au bien de l'Église et ne pas avoir peur de « *amputare radicibus* » (comme dirait saint Benoît) une plante qui non seulement est stérile mais pourrie.

Nous devons rester toujours vigilants bien qu'avec toute la miséricorde « *ne una ovis morbida omnem gregem contagi* » –qu'une brebis infectée ne contamine, à elle seule, le troupeau tout entier » (RB 28,8). Saint Benoît le dit surtout au sujet de personnes particulières mais, malheureusement, cela vaut parfois pour toute une communauté. J'ai quelquefois l'impression qu'avec l'excuse de la miséricorde, on entretient le vice dans certains monastères. Je suis d'accord qu'il faut essayer de sauver, mais cela signifie qu'on ait le courage et aussi la possibilité de corriger et d'aider à faire un chemin. Laisser les personnes dans leur vice n'est jamais un acte de charité.

L'âne et le cheval

Je ne veux pas terminer sur cette note triste. C'est pourquoi en guise de conclusion, je reprends encore une fois l'image sympathique de l'âne qui crée toujours la bonne humeur. Quelle est la différence entre un âne et un cheval ? Il ne me revient pas de donner une explication zoologique. Mais le sens biblique est clair : le cheval court, veut atteindre un but, et pour cette raison on l'a utilisé dans les batailles. Mais Dieu, par sa Parole, démonte cette fierté et nous descend de nos « chevaux » : « Illusion, les chevaux pour la victoire, leur force magnifique ne donne pas le salut » (Ps 32,17). Nous ne devons pas penser à l'Ordre, à nos structures, à nos propres responsabilités comme à « un cheval pour la victoire » car cela finit toujours dans un échec ridicule, comme nous le montre l'histoire de notre Ordre et de l'Église.

L'âne par contre ne va pas à la guerre, il n'est pas utile pour la victoire mais pour porter, pour supporter, comme nous l'avons vu dans la parabole du Samaritain et l'épisode du Dimanche des Rameaux. Nous pouvons aussi penser à l'âne qui, dans l'iconographie chrétienne, porte Marie et Jésus et que Joseph conduit lors de la fuite en Égypte. Bref, l'âne est utile parce qu'il « porte », parce qu'il est patient, parce qu'il ne prend pas la place ou la valeur de ce ou celui qu'il porte. Quand il doit porter Jésus, il ne pense pas que les « Hosanna » soient pour lui, il accepte que ce soit pour Jésus. Quand il porte l'homme blessé, il accepte qu'on soigne l'homme blessé, il ne se fait pas soigner et héberger par l'aubergiste.

Nos structures de communion et de responsabilité doivent être comme cela, elles doivent être cela. Si elles ne sont pas comme cela, elles ne sont pas utiles mais nuisibles. Le Christ est vainqueur de la bataille pascale du Royaume non sur un cheval fougueux mais porté par un ânon humble et doux de qui « le Seigneur a besoin » aujourd'hui plus que jamais !